



Création graphique: Bigata Norbach (studieux des Datonnets) maquette: Pat de Roché

Art: beauté vue par les yeux. **Religion**: un autre culte, de jeunes dieux. **Terreur**: obéissance, crainte devant la vraie puissance.

Pendant que la représentation de commerce s'enfonce dans l'évisuel stérile sans rémission, la platitude telle que seule la police hors de ses attributions peut engendrer, l'insagerie giga s'élève, elle, sans retour non plus, vers la beauté exquise. Plus de critique de société, plus de grimaces méchantes, du merveilleux sans mélange. C'est extraordinaire comme l'autre versant est attristant et celui-ci apporte la joie. Les camps se marquent durement mais il doit en être ainsi. Qui s'en apercevra? Beaucoup. Souhaitons, pas trop. Le pire serait qu'en route tout le monde se précipite hors des calamiteuses frontières, temps possible. De jeunes pousses surgissent déjà qui ne peuvent plus s'y faire. Deux-là ont bien le droit de s'ouvrir à la splendeur que leur cœur réclame. À laquelle leur âme aspire...



gigazine le gigamag est une publication des presses de lassitude.

INFO@LASSITUDE.FR
LASSITUDE.FR
GRATUITFRANCE2015—XI





Décès de Artisty

Plus de quinze années après la création du gigantesque (seul site internet de quelque consistance) et de la première parution des Soldat Artisty sur le site de L'Art, son récent décès (suite à une grave infraction il a été

exécuté ce matin) nous découvre le fond d'atelier du peintre. Loin des images de la pompe officielle dont le peintre s'est acquitté avec la ferveur et l'enthousiasme qu'on sait, nous découvrons aujourd'hui un Artisty intime,

que le peintre avait réservé à la surprise générale. Bras et Phénatos sont au rendez-vous. Non seulement les bustes (page d'emploi) du souvenir de l'antique, mais surtout le Judith et Holoferne (ci-dessus) que nous découvrirons

avant son vernissage, unissant en une prouesse ludique érotisme, mort et criminalité. Le site de L'Art, restauré et augmenté, tel qu'il apparaîtra sous les auspices de gigabrotier.com resurgissant de ses cendres, présentera bien d'autres œuvres artistyennes, entre autres, portraits de Dagobringer, de Lapôtre, autoportrait, œuvres de circonstance, allégories.



Soldat Artisty, art nouveau à l'ancienne

Qu'y a-t-il de militaire dans la peinture ? Semble être la question que pose le peintre Daliguda Artisty. On se souvient de sa toile représentant un groupe de rock en uniforme de l'armée américaine.

Autrement dit : qu'est-ce qui est la quintessence de l'art, sa dimension irréductible ? Il faut bien répondre avec Artisty : un morceau décoratif à suspendre au mur. Une image, signée par l'auteur, dans un cadre par excellence. Représentant un sujet qui fait plaisir à contempler ou qui édifie, qui rappelle à l'ordre, qui en impose d'une manière ou d'une autre, une image qu'on peut qualifier de belle.

Essentiellement le cadre est là pour signifier la beauté, l'importance de l'image et de son sens.

C'est le côté disciplinaire qui donne à l'art sa grandeur, l'art, c'est la loi. Ce sont les principes de l'esthétique.

Artisty fait exploser la modernité rancie dans la représentation désarticulée, avachie, désarticulée, produits d'une industrie et d'une économie insensées.

Grâce à lui les jeunes troupes regardent l'avenir avec une confiance nouvelle, mêlée de dévotion et de terreur. Plutôt que des images à encadrer, Artisty exécute directement des images déjà encadrées.

Naturellement, le cadre fait partie du message. Le message est clair : aller à l'es-

sentiel, obéir, respecter les chefs, combattre jusqu'à la mort. Chaque Artisty ne fait que répéter l'adoration sans concession que tout membre du camp, tout disciple de l'Œ. Il lui doit vouer à la grande œuvre de ses combattants les plus fiers, de ses plus grands héros, qu'il s'agisse d'une soupe de nouilles japonaise, d'une jeune épouse bourrée qui a tué son mari et qui s'amuse à lui couper le cou avec une scie à métaux, d'une souris sur laquelle on expérimente des griffes ou d'un nabot nippon déguisé en lapin qui vend des voitures. Tous luttent comme un seul pour un monde qui leur importe plus que tout au monde. Les regarder dans leur cadre est un soutien sans pareil pour le courage du quotidien. De l'art au sens propre. Pas des cochonneries justes bonnes à vous remplir de dégoût pour vous-même, les autres, l'univers.

Artisty sauve le monde, invente le monde. Tout s'éclaircit et bien authentiquement signé. Le morceau intitulé Buste Œ, où la signature est directement apposée sur le cadre, est une clé de lecture de toute l'œuvre Artisty-nienne. Faudrait-il l'encadrer ? Ce serait le non-sens intégral devant une œuvre qui est un point final.

Il y a un tout petit bonhomme

qui a fait beaucoup de tort à l'art et aux artistes ces derniers siècles. C'est avorton envieux des belles choses qui respirent sans son concours, s'est mis à décréter que certaines œuvres étaient belles et importantes, intelligentes, remarquables, et d'autres non. En fait il travaillait, le vilain bonhomme, pour des marchands qui l'employaient pour qu'il confère une valeur intellectuelle à des choses qui ne pouvaient pas se remplir avec ce genre de contenu.

Nous travaillons pareillement, sauf que ce n'est pour aucun marchand, et sans chercher l'intégralité de notre arbitraire, si l'on veut.

Toutes les choses sont belles, comme Artisty le montre, une fois bien encadrées, signées et montrées. Il n'en est pas qui soient trop humbles ou trop simples. L'art n'a pas à être compliqué ou cérébral pour être beau. Sa profondeur s'admet dès qu'on la laisse s'exprimer sans trop y prêter attention.

Les images de Artisty sont des images trouvées. Il les adapte lors qu'elles ont été abandonnées comme inutilisées ou communes, sans fonction particulière ou encore avec une fonction trop particulière. Ce sont celles qu'il préfère.

Aussi la matière première chez Artisty est composée de matériaux de rebut, auquel on ne peut presque plus donner une telle appellation.

Il ne s'agit en effet nullement

de recyclage, mais d'emprunt, de matériel confisqué par l'Œ. Si l'Œ à la tourbe du recyclage. Tout ce qui est voué par avance au recyclage est par là déjà détruit, refondu sans jamais pouvoir prendre une autre consistance que cette nature répugnante, incréée et incroyable.

Non plus détournement ni réemploi ; le matériau employé est vraiment une matière brute, indifférenciée ; ce que le monde produit en très grande quantité aujourd'hui sous les termes de « création », « objets », « images », etc. ramassé au hasard mais choisi avec soin, comme un sculpteur ne s'égare pas à engager son travail dans une pierre qui va rompre.

Tout peut, en principe, finir comme matériau pour un Artisty, y compris les œuvres d'« art » elles-mêmes, tombées dans l'informe à façonner.

Le peintre favorise souvent les choses les plus humbles, les plus déjetées pour recon-

duire sur elles une dignité dont elles n'auraient pu rêver. Il y a un sentiment de pitié. Contrairement aux objets qui sont condamnés à être hors d'usage au stade de leur production, les Artisty dès leur naissance sont des œuvres éternelles, non transformables par d'autres, qui ne vieilliront pas. Elles peuvent sans doute disparaître sans que cela les atteigne.

que cela les atteigne.



La peinture à Artistyck



dans le couloir du peintre, vides, marquant le souvenir du jeune Artistyck, alors intime du pastelliste. Le cadre détermine l'oeuvre picturale en un certain sens. Il circonscrit les limites du montré, il « cadre » la vue, l'obnubilise, l'obsède jusqu'à l'enserrer. Le cadre est la prison de la vision, son cachot comme sa seule liberté. Être enfermé c'est être libre. Seule cette incarceration désincarcère. Mais l'art par s'user et ne plus donner d'aisance. Alors il faut revenir aux présupposés du cadre et revoir le contenu par le cadre. Le cadre est l'endroit où peut jaillir une nouvelle liberté, semble vouloir nous dire Caligula Artistyck.

Tout l'art de Caligula n'est que le cadre. Chaque ou chaque époque sans doute. Le souligné de la représentation, les quatre côtés de l'image, voilà l'image, telle quelle s'est prouvée jusqu'à la taille vierge et à la nausée. On se demande si cette prise de conscience chez Artistyck n'est pas venue de l'expérience

ce survenue à un pastelliste son marchand pour exécuter une série de portraits, il les encadra lui-même. Un différent les opposant, l'artiste récupéra les cadres qui n'étaient pas inclus dans le contrat, laissant son galeriste avec les oeuvres amputées, manifestement. Les cadres furent suspendus



Beauté & sécurité



« Il y ayez pas une enquête sur les dangers des cosmétiques, mais une apostrophe concernant l'assurance que l'on doit détenir de ce qui est vraiment le beau. Sécuriser le beau, donc l'art, être certain de ce qui est beau, le maintenir, le promouvoir et l'imposer, de force par la torture si nécessaire, c'est notre mission, à l'Art. ». Qu'est-ce qui est beau? Ce que nous déclarons tel. Nous sommes le beau nous produisons la beauté - elle émane de nous. » H. Vichereux (A. P.)



Peintre officiel du Casp chez Gigabrother, Caligula Artistyck a exécuté les portraits et images de groupe, icônes légales, devant lesquels chacun ne pouvait que se prosterner, ou mourir. Beaucoup moururent après s'être prosternés.

Inauguration de l'oeil



Évoquer la fin de tout, de la peinture, du peintre, est un ressort facile sans doute. Aux dires de Lapôtre, toutes ces images ne sont que des esquisses. Derrière l'aspect apparemment systématique du traitement des images, vraie caricature du design industriel, se dérobe à l'attente une approche à chaque fois complètement originale. On retrouve

une sorte de confiance dans le monde, dont l'évidence plate et répétitive, convenue, n'est qu'une façon pudique de dissimuler des univers totalement différents. La simplicité abrupte vient comme une politesse qu'il ne faut pas prendre pour argent comptant. Après cette « carrière » finie s'ouvre pour Lapôtre la perspective d'un tout autre oeil,



D'autre chose que l'art. Un oeil s'ouvre, un autre oeil naît. Une vive excitation, comme dans la salle avant le début du film.

retrouvait dans sa nouvelle mutation, dégradation, comme on voudra, avec le deuil de l'original introuvable et la victoire de l'original introuvable, la disparition de l'objet qu'elle était et des objets qui la concernaient; la peinture en disait beaucoup trop pour que celle qui venait entre les mains de Lapôtre soit entendue vraiment, au-delà d'une anecdote de premier plan bien trop facile à dénigrer. Pourtant, justement, l'art-vrai est toujours surface extrême et profondeur abyssale. Si les faiseurs s'étaient dans les

desmi-mesures, les moyens termes marécageux ou tout et son contraire peut être démontré, s'adaptant à tout, essentiellement au marché et au musée. L'art vrai ne s'est jamais accroché dans ces crinoides que par malentendu, réduction, accidents malheureux pour lui. Lapôtre en fait était un peintre de scandale, d'un scandale rentré, qui n'a jamais éclaté. Il venait défendre à lui tout seul des prérogatives de l'art que tout le monde avait estimées enterrées pour de bon. On avait émondé l'art de l'art et c'était beaucoup plus pratique; on n'allait pas se retrouver avec des problèmes dont on avait réussi à se débarrasser. Se pencher sur l'oeuvre de Lapôtre aurait exigé de regarder en face une histoire de l'art où celui-ci ne pouvait plus être produit industriellement, comme on le pratique si couramment, sans inquiéter de l'existence de l'art,

détail superflu à lui-même, s'imaginer-t-on. Aurait-on pu produire du Lapôtre en usine? Curieusement, non. Ça ne collait pas, hélas. Le destin de chaîne de montage de l'art s'y serait vu avec une violence propre à l'art totalitaire, ce que tout le monde produit mais dont le caractère ne doit pas transparaître. Pour tout cela la période de peinture de Lapôtre fut de courte durée. Ce fut une ex-

plasion sans suite, sans postérité, vite oubliée. C'était compter sans l'art, la religion et la terreur, qui y reconnaît des chefs d'oeuvre, les derniers chefs d'oeuvre de la peinture proprement dite. Le site de L.F. N. T. s'en enorgueillit aujourd'hui avec d'autant plus de fierté qu'il abrite avec joie la faveur d'un peintre renégat, désavoué par une histoire qui n'a pu s'avancer que par ce genre d'expériences réelles.

MOT DU JOUR

Et quoi sert l'art? L'art sert à faire joli. Et faire joli, ça sert à quoi? Ça sert à ne pas faire snocché. Ça sert à annoncer des élections, des inondations et de terribles sécheresses à tour de bras. De beaux jours. Les météorologues ont repris dans leur métier



(suite de la page 5)

d'eux, et sont peu amenés avec leurs auteurs. Il n'est pas toujours heureux de réussir. Et pourtant le projet pictural explore la splendeur et l'effacement; tout brille et réjouit l'œil, respire le vieil œil dont on a encore la jouissance avant qu'il ne s'éteigne. S'octroyer le plaisir de regarder ces images est un bonheur. Il ne faut pas penser à ce qu'elles ont coûté, ce serait faire ombre à leur rayonnement. Il faut se plonger en elles et s'y oublier, s'y perdre, s'y brûler et... voir.

Voilà pourquoi voir ce que ces éclats de lumière illuminent depuis le cheminement. De tout temps la peinture n'a fait que paraître en tant qu'ob-

jet. Sa consistance secrète relevait toujours de l'expérience de l'artiste que celui-ci transmutait dans la matière. Cette matière n'était qu'un détail. La peinture de Lapôtre (nous parlons d'elle en tant que seule peinture digitale considérable) est une peinture idéale, absolue, à plus d'un titre. Son immatériabilité (que les tirages sur papier ne rendent que plus flagrante) donne la suprématie de l'objet sur l'être. L'original est introuvable. Toutes les copies sont l'original et vice-versa. Fini la commercialisation (malgré les tentatives vaines de limitation des copies : seul le fichier numérique est définitivement l'original) d'une source introuvable.

Au final c'est l'expérience du peintre et de la peinture (peindre et peinture en train de mourir) qui fournit la vraie présence de ces images, et leur force, impossible à négocier. La vie est là en vrai, jaillissant du plastique de son blister, faisant sauter l'opercule du contenu, complètement éventé au profit de l'expérience transmise à la vitesse de l'atome. Rien ne vient s'interposer entre l'art et la vie, aucune médiation. Devoir expliquer tout ça est un scandale. Ça se voit comme le nez au milieu de la figure. Une étape se franchit que nous, à L'Art. N. T., constatons avec une satisfaction certaine. Un résultat a été très certainement obtenu sur lequel on ne pour-

rait pas revenir. Typiquement l'osmerta et le retrait se sont produits autour du travail de Lapôtre. Le « marché » ne veut que des choses qui n'aboutissent rien, qui résistent les mêmes blaques, les mêmes impasses bavardes et creuses. Tout commerçant qui veut voir son commerce s'épanouir, doit bien se garder d'en amener les articles à satisfaire vraiment le désir de son client. Il faut le frustrer, attermer, les conclusions à l'infini.

Lapôtre conclut rudement, en plein dans le mille. Après ça il faut trouver, chercher quelque chose. Nous souhaitons que cela ne se sache jamais, ne s'ébruite jamais que pour très peu, encore moins si possible.

insultaient : mais cette reprise presque innocente n'était que le signe annonçant un retour au vrai peindre, et non pas l'adhésion aux motifs anciens de la peinture, nature morte, portrait, paysage, marine... qui ne font que voiler une peinture toute nouvelle et toujours-déjà morte, crépusculaire, et qui n'a pas été aperçue. En vérité les « toiles » de Lapôtre ne produisent qu'une chose, la photographie n'a jamais été un art indépendant, mais une évolution majeure de la technique picturale. Simplement la peinture s'y

présentation d'en être. L'art sonnant et débouchant. Aussi c'est la décoration d'intérieur qui nous semble la plus valable forme d'un retour mortelle à la question esthétique. Fin des espaces muséographiques de l'art pour l'art, nous ne voulons que des espaces privés, embellis par des fresques, des images encadrées, lumineuses.

L'esthétique doit redonner aux lieux domestiques leur lustre et leur parure, leur élégance disparue dans l'ostentation du prix qu'on peut mettre dans un machin, pour en jeter plein la vue à ses visiteurs, en imposer par ses « moyens ». Il faut au contraire réaliser l'exploit d'en imposer par son goût, ce qui doit coûter bien plus cher dans le quotidien des lojis. Nos ambitions ne s'arrêtent pas à celles de William Morris ou d'Osca Wilde. Nous voudrions voir naître autre chose que du néo-machin et du pré-tridule. Nos esquisses veulent donner à un artisan la chance d'un coup d'envoi vers d'autres directions que celles de l'art intelligent ou hyperpratique et ne sont que des prototypes de prototypes; des essais, des visions, des perspectives, des paysages vers... essentiellement nous voudrions échapper au design pour inaugurer le Dessin. Présager d'autres instants de vivre que la banalité décorative sans envergure et sans principe d'ensemble.

Chefs-d'œuvre de L'Art. N. T.

Ils se sont tous engouffrés bien sûr, dans la photographie instant, le rendu graphique de la peinture figurative du temps jadis. L'affaire de lancer deux ou trois filtres photoshoper vite connus. Au cinéma aussi, on a pu retrouver la couleur des vieux films en deux coups de cuillère à pot, comme si on y était, dans le technicolor des années 50 ou l'expressionnisme 3D. Mais les motifs, les maquillages, tout. Mais l'ambition de Lapôtre a porté plus loin et, toujours, dans le faux-jour de la banalité et du goût du jour. Sans doute a-t-il vendu ses premières « photos d'art » à des clients qui voyaient, en-

fin, du véritable art resurgir de décennies de rouillis de cubes et de boues de vaches multicolores. Mais ça s'est désmodé tout de suite, l'image accusée, graphisée, c'est tombé instantanément dans le chasma, l'image convenue, le cliché, à en dégôûter tout le monde sauf la presse qui en a fait en une vitesse record, un détail de la représentation de plus, un passage à l'étape supérieure en terme d'efficacité visuelle tout simplement. Mais rien de bien neuf : il suffit de se souvenir que les photos, depuis les débuts de la photographie, n'ont presque jamais paru s'en être repeintes.

Alors le travail de Lapôtre s'est mis à ressembler à des posters pour apparts de beaux, des surclichés, des poncifs du jol pour la cuisine américaine. Et pourtant ça ne s'est pas produit parce que les images de Lapôtre, sous le couvert des lieux communs du moment, sous l'abri pudique de la rhétorique publicitaire, même renversée, de la vraie peinture venant de l'origine de l'œuvre d'art et s'accordant, après tant de camouflages et d'errements absurdes, avec le véritable sens de la peinture, qui n'a rien à voir avec les techniques picturales, mais tout à voir avec une destinée de la représentation. Oui, ces « peintures » venaient sous le vrai-faux aspect de la peinture gothique ou Renaissance, qu'elles

ra pas revenir. Typiquement l'osmerta et le retrait se sont produits autour du travail de Lapôtre. Le « marché » ne veut que des choses qui n'aboutissent rien, qui résistent les mêmes blaques, les mêmes impasses bavardes et creuses. Tout commerçant qui veut voir son commerce s'épanouir, doit bien se garder d'en amener les articles à satisfaire vraiment le désir de son client. Il faut le frustrer, attermer, les conclusions à l'infini.

L'esthétique doit redonner aux lieux domestiques leur lustre et leur parure, leur élégance disparue dans l'ostentation du prix qu'on peut mettre dans un machin, pour en jeter plein la vue à ses visiteurs, en imposer par ses « moyens ». Il faut au contraire réaliser l'exploit d'en imposer par son goût, ce qui doit coûter bien plus cher dans le quotidien des lojis. Nos ambitions ne s'arrêtent pas à celles de William Morris ou d'Osca Wilde. Nous voudrions voir naître autre chose que du néo-machin et du pré-tridule. Nos esquisses veulent donner à un artisan la chance d'un coup d'envoi vers d'autres directions que celles de l'art intelligent ou hyperpratique et ne sont que des prototypes de prototypes; des essais, des visions, des perspectives, des paysages vers... essentiellement nous voudrions échapper au design pour inaugurer le Dessin. Présager d'autres instants de vivre que la banalité décorative sans envergure et sans principe d'ensemble.

prétention d'en être. L'art sonnant et débouchant. Aussi c'est la décoration d'intérieur qui nous semble la plus valable forme d'un retour mortelle à la question esthétique. Fin des espaces muséographiques de l'art pour l'art, nous ne voulons que des espaces privés, embellis par des fresques, des images encadrées, lumineuses.

L'esthétique doit redonner aux lieux domestiques leur lustre et leur parure, leur élégance disparue dans l'ostentation du prix qu'on peut mettre dans un machin, pour en jeter plein la vue à ses visiteurs, en imposer par ses « moyens ». Il faut au contraire réaliser l'exploit d'en imposer par son goût, ce qui doit coûter bien plus cher dans le quotidien des lojis. Nos ambitions ne s'arrêtent pas à celles de William Morris ou d'Osca Wilde. Nous voudrions voir naître autre chose que du néo-machin et du pré-tridule. Nos esquisses veulent donner à un artisan la chance d'un coup d'envoi vers d'autres directions que celles de l'art intelligent ou hyperpratique et ne sont que des prototypes de prototypes; des essais, des visions, des perspectives, des paysages vers... essentiellement nous voudrions échapper au design pour inaugurer le Dessin. Présager d'autres instants de vivre que la banalité décorative sans envergure et sans principe d'ensemble.

Et surtout, au moins dans une première phase, faire cesser le ridicule bourgeois de la rébellion, de la transgression la plus convenue, celles qui ont traîné partout : le jeunisme, le jeté, le badigeonné, le chjé, etc. Bref extirper l'idée de la destruction et du débâtement dynamiques. Le géométrisme de l'art abstrait comme les divagations de la création « libre » n'ont produit que des conventions industrielles, peuplant les logements par milliards des mêmes creuses évocations d'une émancipation pauvrement fantasmagorique. Il importe de préciser qu'ici nulle destination démocratique genre « l'art pour tous » ne nous anime. Nous voulons, pas même des élites, des personnes particulières capables de comprendre et de se figurer ce que ce genre de cercle et de centre vivant peut nécessiter de chercher à pénétrer des médias et susciter. Avec l'excitation de ce qui se produit là, sans centre vivant peut nécessiter de chercher à pénétrer des médias et susciter. Avec l'excitation de ce qui se produit là, sans centre vivant peut nécessiter de chercher à pénétrer des médias et susciter.

Sans doute visions-nous une certaine forme de parodie joueuse de la décoration d'intérieur de tous les temps. Une sorte de grand mariage conservant la tradition et le classicisme comme ligne de mire. Un intégrationnisme ultra-frais les images de Lapôtre, de Stijl et de Mondrian sont déjà là pour en parler. Dans cet ordre d'idée, rien n'est à exclure, tout est à incorporer. Les choses les plus étroites d'esprit du monde de la ménagère petite-bourgeoise, les innovations désormais surannées de l'art nouveau anglais comme les pires dégueulasseries de la machernité. Quand un jour les musées se dessilleront et découvriront d'un autre œil le véritable aspect de leurs collections (comme dans les films d'horreur la sorcière ou le monstre déguisés en jolie jeune fille pour les jeter avec dégoût ou des marchés qui gâcheraient tout dans la seconde, avec leurs calculs de rentabilité. Les rassembler et les transférer en merveilles et joyaux; Stijl et Mondrian, dans des œuvres qui paraîtront sur le site de L'Art. N. T. quand Gigabrother.com remettra ses pages en ligne, l'a déjà fait. L'or souille, l'œil est tout. Un financement bien compris, remettant la charue à l'endroit les beaux (qui ne doivent être que devant), devra venir.



Ώοαοήηηη Λαρόδτρε, ρεηηηηηη

La peinture s'achève et personne ne le voit. On a bavardé sur la peinture à y perdre sa salive, mais lorsqu'une chose s'accomplit, plus un chat. que des oiseaux morts, des crânes usagés, des paquets de cigarette vides.

La photographie n'existe pas, ce n'est qu'un épisode de la peinture. Comme le cinéma d'ailleurs, pour l'essentiel. C'est le même projet qui vient à sa perfection et à sa disparition (quand la maison est finie, dit l'adage, le diable y entre). L'outil ne parvient à son idéal et crevé. C'est comme ça que le monde est, dans le détail et dans le particulier.



imitation de la peinture, mais pas du tout; il y a un attachement vrai, un lien à la tradition qui n'est pas une nostalgie. C'est bien la peinture vivante qui parle (que la main ne s'y prête pas de la même laborieuse façon n'a aucune importance. Mais, si l'on a vu Λαρόδτρε travailler, on ne peut que constater que la technique est entièrement picturale). D'ailleurs elle crie son thème favori la peinture, avec la nature morte. Mais le rendu n'est plus le même. Les fruits ne sont plus à cueillir, les vers qui tritureraient déjà au charavage ont tout mangé.

On aurait tendance à écrire que Λαρόδτρε parodie, pastiche, copie la peinture; que c'est une

La peinture semble si évidente dans ces images, que c'en est gênant, déplacé. On dirait une sorte d'opération de propagan-

*Un projet comme l'art n'a jamais été remis en question que superficiellement par les progrès des techniques artistiques; ce progrès a seulement à la fois détruit les méthodes précédentes et est venu pallier leur déficience, leur dégénérescence - mais sans jamais redémarrer à neuf un nouveau projet. C'est pour cela que ni photographie, ni cinématographie, encore moins infographie n'ont cessé d'être ce que la peinture était avant elles. Le décor, la fresque par exemple, est d'une autre dimension. Il s'élanche dans l'espace d'une manière plus vaste; le décor peut contenir le tableau, le tableau représenter un décor (dans un cadre) mais jamais être l'ensemble décoratif de lui-même. Et pourtant le cadre détermine la vue, l'objectivité.



de trop appuyée. Cela ressemble par certains côtés aux choses les plus vulgaires, les plus racoleuses, justement. Ce qui manque à ces compositions pour faire art au sens moderne, c'est le retrait affecté, la fausse modestie russeuse. Λαρόδτρε est provocant, direct, complet. Il exprime la peinture et la peinture l'exprime. C'est un moment unique dans l'histoire de la peinture, qui n'est peut-être pas si importante. Un œil autre peut aussi bien s'avérer possible et il le faudra bien.

Λαρόδτρε achève le peindre. C'est presque trop évident. C'est difficile de faire face à une telle réalité que celle de



Λε παραδης infernal

La carrière de peintre de Λαρόδτρε s'achève sur une réalisation monumentale, dont le tirage original est plus grand que nature. C'est le plus terrible effort du peintre pour donner forme à son inspiration. Au delà il y aura l'échec des funérailles de la mode, une œuvre dont seul nous demeure le projet (ci-dessous). Λαρόδτρε arrache son triptyque (ci-contre) à l'impossible. C'est un miracle que ces images nous parviennent, et une chance pour l'homme engagé sur la voie du Δαρ de Λ'ηδονη*

Adam. Ève. S'agit-il du thème catholique? Pas du tout. De n'est qu'un apologue, une reprise au creuset du thème biblique certes, mais juste de la naissance, de l'émergence, de l'irruption de l'être dans un monde vierge où l'arbre est en steak, comme les croquettes de poisson pané surgelées sont en forme de poisson. Λαρόδτρε voulait un serpent dans l'arbre de son jardin d'Éden aux couleurs d'enfer dantesque; des difficultés matérielles l'ont conduit à y renoncer. Sans trop de peine. L'anecdotesisme se justifiait de moins en moins. L'arbre de chair et ses fondateurs d'une nouvelle ère furent éclipsés à Boman mais furent célébrés à Berlin. Les pages

de l'A. R. T. s'en font le reflet. Λαρόδτρε reprend la frappante image du premier couple mais ne prête guère attention au dieu qui les crée. Il est ce dieu, la L'être et l'Êtesse au-nançant une génération tout autre. Du diable le dieu chrétien a-t-il déniché le couple initiateur? En Égypte ou en Grèce? En l'extrême Orient? C'est d'un passé plus ancien que lui que Λαρόδτρε a vu la provenance du thème avec les yeux de la pensée et a reçu l'ordre auquel on ne désobéit pas, la commande jamais révoquée mais qu'on doit honorer envers et contre tout. Ces figures ont bien compris le destin de la figure. Elles se jettent hors de l'image parce



que celle-ci n'est pas conçue pour les retenir, mais les catapulte dans le monde à la seconde. L'image est une fronde, un canon, un arc. Auïssance de l'invention: propulser le devenir.

*vient de paraître dans la collection «Le livre à deux pages» nir. Nouvement irrépressible, source de vie. On n'arrête pas la création. On ne lui demande pas ses accréditations: elle les porte au front, à la poitrine, elle est nue, elle intisne.

Λα petite chronique de Gigabrotther

Une histoire de chair. Des petits. Peu importe qu'un insensé et gras troupeau les attende au delà, c'est le premier qui'ils rencontreront qui fera les frais de leur grand appétit. Et cette image est insatiable. Elle veut le monde entier

et elle l'aura. Elle exprime rudement la terrible concurrence partagée par les fauves que sont les images et la nécessité absolue des moyens de la prédation - qui sont tout ce qu'une bête peut receler dans le mordant d'une mâchoire musclée.

Et elle l'aura. Elle exprime rudement la terrible concurrence partagée par les fauves que sont les images et la nécessité absolue des moyens de la prédation - qui sont tout ce qu'une bête peut receler dans le mordant d'une mâchoire musclée.

progéniture, la proie ou le prédateur? A toi de voir, de pouvoir, de vouloir, de savoir. Les animaux sont aussi les plus nobles. Seuls et indivisibles, fiers, autosuffisants, audacieux, leur étonnante beauté surgit de la férocité elle-même.



e de tradition

La peinture effectuée, ce thème archi banal mais jamais éprouvé comme ça. Lapôtre a sué et souffert et ça se voit sans faire laborieux. Les plus beaux calvaires des peintres anciens expriment la souffrance du peintre en montrant le travail de la souffrance, pas celui du labeur. On voit aussi qu'il a eu le sentiment d'échouer. Que tout ce qu'il voulait y mettre, lumière, couleur, relief, intention, narration pour remplir le vide n'arrivait pas. Que tout ce qu'il croyait montrer enfin avec éclat s'évanouissait. Le cadre restait éperdument vacant avec plus ou moins de vrais morceaux de néant ou de surréalité atroce. C'est le vide cruel de l'espace intersidéral qui est peint. Il n'y a pas d'air dans ces images. La trivialité est terrible comme le sentiment. L'art moderne a horreur que le trivial apparaisse. Il faut du bon goût. De la fadeur du produit-produit-marché ou morbides. La peinture fait usage de Lapôtre jusqu'à l'épuiser lui-même. L'artiste est excellent et la délicatesse est parfaite, mais viennent avec pudeur sous la puissance

du motif et de son traitement, sans ostentation et cela va à l'encontre de l'art moderne qui doit exhiber sa fausse modestie avec furie, pour prouver sa grande-tarterie.

Il faut regarder avec attention l'instantané de la peinture qui finit, parce que l'histoire de la peinture (c'est à dire de l'art) est éminemment instructive.

On voit bien aussi que la publicité a été un épisode de la peinture. Pas l'un des meilleurs il est vrai mais, ces années passées, le dernier qui laissât suinter encore quelque chose d'un peu vrai.

La peinture numérique ne laisse plus à la touche que le temps de crever dans l'extinction du pixel, mais ça n'a aucune importance. Certes on ne trouve pas le moment du peintre dans la matière désertée. C'est une souffrance que toute cette absence clairement exprimée par la représentation au premier plan d'objets déjetés, usagés, dévoués, grotesques ou morbides. La peinture fait usage de Lapôtre jusqu'à l'épuiser lui-même. L'artiste est une ordure, un produit jetable qui a fini de servir. Mais tout va bien et rien n'est perdu puisque le recyclage ne laissera rien perdre, qu'un nouveau peintre va se reproduire. Sauf qu'il ne se reproduit pas et que cette peinture est sans lendemain, comme les choses qui atteignent un certain cas de réussite effrayante, mais nécessaire.

Les succès ne laissent rien subsister après eux, autour (suite page 70)



